



University of Richmond UR Scholarship Repository

Languages, Literatures, and Cultures Faculty
Publications

Languages, Literatures, and Cultures

2001

Kabou déchire le certificat d'innocence de l'Afrique? (Review of Et si l'Afrique refusait le développement by Axelle Kabou)

Kasongo Mulenda Kapanga
University of Richmond, kkapanga@richmond.edu

Follow this and additional works at: <http://scholarship.richmond.edu/mlc-faculty-publications>

 Part of the [African Languages and Societies Commons](#), and the [African Studies Commons](#)

Recommended Citation

Kapanga, Kasongo Mulenda. "Kabou Déchire Le Certificat D'innocence De L'Afrique ? Review of Et Si L'Afrique Refusait Le Développement by Axelle Kabou." *Palabres* 1 (2001): 247-49.

This Book Review is brought to you for free and open access by the Languages, Literatures, and Cultures at UR Scholarship Repository. It has been accepted for inclusion in Languages, Literatures, and Cultures Faculty Publications by an authorized administrator of UR Scholarship Repository. For more information, please contact scholarshiprepository@richmond.edu.



«Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement* ? Paris, L'Harmattan, 1991, 208 pages.

« Kabou déchire le Certificat d'innocence de l'Afrique »

Pourquoi l'Afrique est-elle sous développée? En répondant à cette question, Axelle Kabou fait d'une pierre deux coups. D'abord, elle émet une thèse d'après laquelle l'Afrique refuserait de se développer à cause de sa léthargie. Ensuite, elle fait un réquisitoire sévère en désignant du doigt l'Africain lui-même comme source de son retard. Le refus de développement, explique-t-elle, vient d'une fausse conception manichéiste qui voit en l'Afrique une antithèse de l'Europe. Par conséquent, tout emprunt des valeurs européennes indispensables au développement est vu avec méfiance. C'est ainsi qu'« à peine sortie du monde manichéiste pré-colonial, l'Afrique a vécu le dualisme colonial, puis s'est engouffrée dans la dichotomie tiers-mondiste de l'impérialisme et de l'exploité, avant de s'embourber dans le néoprimitivisme heureux des ses amis africanistes» (102). Le refus de procéder à un changement de mentalités condamne le continent à «la descende aux enfers du sous-développement» (103).

Dans la première partie du livre, Kabou déverse toute sa bile sur les théories de développement souvent répercutées du haut des tribunes en les taxant de lacunaires. Il s'agit des thèses primitivistes, des théories tiers-mondistes et marxistes, du courant néo-

libéral, et des appels à «l'authenticité». D'après elle, toutes ces «bonnes» pensées affirment à tort que le sous-développement provient des manigances et de la malveillance de l'Europe Occidentale (20), s'il n'est pas le résultat d'un manque de capitaux adéquats (21). Quelles seraient alors les causes du sous-développement de l'Afrique?

Kabou relève deux obstacles au développement: le manque de démocratie sur le continent et ce qu'elle appelle le vendredisme intellectuel intériorisé. La démocratie se définirait comme la pratique et l'exercice sans entraves de la parole, de la pensée, de la créativité. Au lieu de s'engager sur cette voie, l'Africain s'appuie sur une conception fixiste qui réclame le droit à la différence et étouffe les changements de mentalités susceptibles de promouvoir le développement. Dans sa démarche, l'auteur exploite la valeur métaphorique du personnage de Vendredi et met en exergue l'obsession paralysante de persécuté derrière laquelle se camouflent les Africains. Ils se cramponnent aux mirages d'un retour au passé ancestral édenique au lieu de s'atteler à construire un avenir fructueux avec des moyens efficaces. Enfin, Kabou déplore les maladroites initiales autant qu'elle rejette la thèse du libéralisme économique prôné de nos jours comme la seule voie du salut. Elle invite l'Afrique à repenser ses relations économiques et surtout de faire montre de «combativité», de «créativité» et d'«audace» (84) pour amorcer un développement adéquat.

Kabou s'en prend aux politiques inefficaces d'authenticité et d'africanisation. L'idéologie d'africanisation s'est révélée être une imposture préjudiciable aux masses. L'enseignement qui devait produire des catalyseurs ne fournit que des cerveaux sclérosés figés sur un idéalisme archaïque. La gestion de l'Afrique se fait souvent de façon anachronique et rétrograde. Dans son réquisitoire, Kabou n'épargne ni individus, ni institutions. Elle met à la barre l'intellectuel qui se remarque par un immobilisme à ne parler que du passé douloureux—la traite et le colonialisme—qu'en termes de jérémiades au lieu d'en tirer des leçons pour un futur meilleur. La perception de la colonisation sous un angle moral prête à confusion parce que «les empires, en Afrique comme ailleurs, se sont construits par la spoliation, le massacre et la domination de l'autre». D'où la nécessité de «déchromatiser le débat» (108) et de dénoncer le mythe du pacifisme africain pré-colonial. Ensuite, elle s'attaque de plein fouet aux masses africaines dont elle récuse l'attentisme et les forces d'inertie. L'Afrique vivrait encore au Moyen-Âge, se plaint-elle, indécise à s'embarquer dans une nouvelle ère: «l'africanisation reste encore largement une entreprise cathartique de décolonisation à la manque, consistant à planter le drapeau de l'ancêtre vaincu là où flottait celui de l'homme blanc». (140)

L'Afrique est trop passive et ceci tient de la nature ésotérique des connaissances et du déclin de la curiosité scientifique enregistré depuis le 16^{ème} siècle. Au niveau continental, l'immobilisme est incarné par l'inefficacité de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA) dont le but initial d'unité et de coopération fut, à la création déjà, noyauté par les idéologies nationalistes des fondateurs. En fait, les causes profondes de cet échec sont à rechercher non pas dans la situation spéciale du continent vis-à-vis d'autres cultures, mais plutôt dans les consciences claquemurées qui se distinguent par leur racisme, légèreté historique, passéisme revanchard, immobilisme, absence totale d'ambition, manque de dignité ... ». (202) Kabou invite l'Afrique à profiter de la rencontre avec l'Occident pour

aiguiser son inventivité et s'inspirer de l'exemple du Japon en empruntant des éléments susceptibles de promouvoir un développement rapide.

L'approche de Kabou au problème du sous-développement en Afrique est originale et déconcertante à la fois. Originale parce qu'elle reconnaît que sortir du borbier exigera une double action: un apport exogène et un apport endogène. L'apport exogène introduira des idées nouvelles et un savoir-faire original; l'endogène stimulera la volonté de changement, le sens aigu de survie et le désir de préserver ses contours identitaires. Le doigt accusateur n'est plus à pointer sur le colon, le Fond Monétaire International, la Banque Mondiale, les criquets, la sécheresse ..., mais sur le principal opérant, c'est-à-dire, l'Africain lui-même. Sa conclusion est une devise: imagination, créativité et connaissance de soi. Déconcertante parce que l'analyse de Kabou n'est pas sans failles dans sa forme aussi bien que dans son fond.

Dans sa forme, la concision y fait défaut et le discours par moments se rabâche. Le manque d'une analyse rigoureuse des faits plutôt que le recours aux allusions, anecdotes et autres occurrences-arbitraires, dirait un non-connaisseur des pays africains-ne soutient pas la démarche et ses nombreux détours. Dans son fond, les multiples généralisations sur la vie en Afrique souvent mentionnées à la sauvette ne militent pas en faveur d'une rigueur de pensée à l'abri de sensationnalisme. La solution aux problèmes du sous-développement n'exclue pas forcément un regard pénétrant, et pourquoi pas curatif, sur les malheurs qui ont frappé l'Afrique pendant les cinq derniers siècles. Qu'on se rappelle, il y a vingt-cinq ans, le tollé causé par *Le Devoir de violence* de Ouologuem dont la thèse semble s'être glissée dans ces pages. En fait, toute thérapie exhaustive ne peut ignorer cette longue page de l'histoire qui a encore ses séquelles aujourd'hui. L'auteur l'a reconnu, mais elle semble l'oublier, que le colon n'est jamais parti et qu'il demeure actif par personnes interposées: hier (la guerre froide) c'était l'ère des guides et des fondateurs, et de nos jours celle des seigneurs de guerre impatients à «corriger» les erreurs de Berlin 1885 et de sauvegarder les intérêts des multinationales. Qu'on ne nous dise pas surtout que la raison fait défaut aux Africains! Toutefois, en se démarquant par sa thèse, *Si l'Afrique refusait le développement ?* est un défi qui devrait se lire côte à côte avec Césaire, Fanon, Amilcar Cabral, Julius Nyerere et Mandela. La secousse qu'elle réserve donnera sûrement matière à réflexion à ceux qui refusent de se regarder dans le miroir, mais qu'on ne nous prêche pas sans preuves que l'Afrique est irrationnelle, car nos masses laborieuses sont beaucoup plus lucides qu'on ne le pense, n'en déplaise à Axelle Kabou !

Kasongo M. Kapanga
University of Richmond, USA.